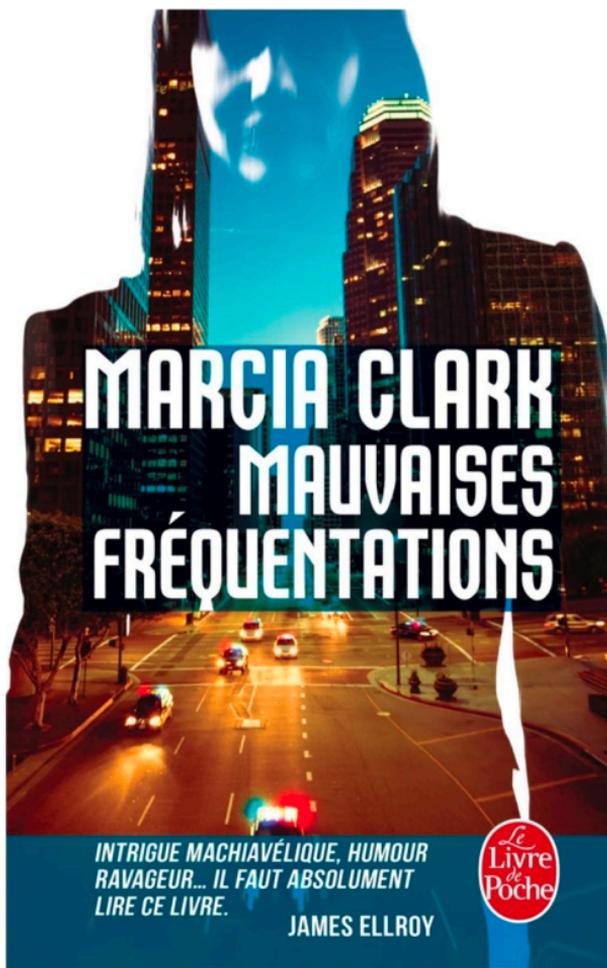


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Mauvaises fréquentations

Marcia Clark



Le Livre de Poche remercie les éditions Albin Michel qui ont autorisé la publication de cet extrait.

MARCIA CLARK

*Mauvaises
fréquentations*

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR GUILLAUME MARLIÈRE

ALBIN MICHEL

« Coupable? Déjà? C'est un nouveau jeu, ou quoi? Voter d'un simple clic? » demanda Jake qui, sceptique, secouait la tête.

J'acquiesçai en riant. « Je sais, c'est dingue. Un verdict en quarante-cinq minutes après un procès de trois mois... Je croyais que la greffière plaisantait quand elle m'a demandé de revenir devant la cour. » Je m'interrompis. « Maintenant que j'y repense, c'est sans doute ma victoire la plus rapide dans un meurtre avec préméditation.

— Ouech, cousine, jamais entendu parler d'un triomphe aussi rapide », affirma Toni en s'affalant sur le fauteuil devant mon bureau. Elle aimait bien, de temps en temps, affecter l'accent du ghetto. « La cousine, elle assure grave! » dis-je.

Toni me jeta un regard plein de dédain. « Ah ha, Blanche-Neige. T'as pas le style, n'essaie même pas de m'imiter. » Sur l'appui de fenêtre, elle attrapa la tasse propre que je tenais à sa disposition.

Je levai un sourcil. « Tu as le choix : tu retires ça et tu bois un coup ou tu profites de ta petite perfidie et tu restes à sec. »

Toni, les lèvres pincées comme si elle soupesait les options, loucha sur la bouteille de Glenlivet posée sur mon bureau. Mais elle se décida vite. « C'est incroyable. Pendant un instant, j'ai cru entendre la rappeuse Sister Souljah », déclara-t-elle, sans conviction. Elle cogna la tasse sur la table. « Heureuse ? »

Je haussai les épaules. « J'ai vu mieux comme effort de ta part, mais on ne peut pas réussir à tous les coups. » Je sortis le petit bac à glace du minibar, versai quelques glaçons et l'équivalent de deux rasades généreuses de Glenlivet dans son mug.

Toni me lança un regard qui voulait dire « n'exagère pas » et proposa un toast.

Je me tournai vers Jake et lui montrai la bouteille. « Pour fêter ça ? » lui demandai-je. D'habitude, il ne buvait pas, mais il acceptait un verre de temps à autre pour nous faire plaisir.

Il hocha la tête et m'envoya son sourire de petit garçon que je savais capable d'illuminer une pièce – ce même sourire qui réchauffait le cœur des jurés à travers tout le pays. Les fines lunettes métalliques, les cheveux bruns bouclés et le style discret de gendre idéal, les fossettes, peut-être un peu superflues, qui cependant ne l'enlaidissaient pas : c'était la combinaison gagnante. Les jurés, d'instinct, se fiaient à lui. Il avait une gueule d'ange et beaucoup doutaient qu'il soit vraiment diplômé de l'université et plus encore qu'il ait réussi à accomplir le travail harassant requis pour terminer sa spécialisation ou survivre à sept années de labeur dans le bureau du procureur. Je lui versai deux doigts de Glenlivet, généreusement allongés d'eau, en veillant à ne pas lui servir plus qu'il ne l'aurait supporté. Je veillai également à ne pas

me servir plus que je ne pouvais encaisser : une triple dose de whisky sec. Je sais, j'ai la main lourde.

Toni leva son mug. « À Rachel Knight pour qui "vitesse" ne rime pas avec "justice à deux vitesses". »

Jake tendit sa tasse. « Idem, ajouta-t-il avec un sourire narquois. Jusqu'à ce que je batte son record. »

Je levai les yeux au ciel. Jake avait jeté le gant. « Alors, c'est parti ! affirmai-je.

— Oh, oui, rétorqua Toni qui fixa Jake en plissant les paupières. Défi relevé, petit homme. »

Jake lui adressa un sourire froid et opina. Ils ne se quittèrent pas du regard et trinquèrent. Nous bûmes. Toni et moi à grandes lampées, et Jake, à petites gorgées plus délicates.

Toni en revint alors au sujet qui nous préoccupait. « C'était la fusillade entre dealers au MacArthur Park ? » nous interrogea-t-elle.

De la tête, je fis signe que non. Toni, Jake et moi appartenions aux Procès spéciaux, la petite unité d'élite qui s'occupait des affaires criminelles les plus complexes et les plus médiatisées. Si Toni s'avérait aussi professionnelle et compétente que les autres membres, elle ne s'impliquait pas autant dans son travail que Jake et moi. C'était d'ailleurs l'un des points sur lesquels nous nous complétions.

Avant même d'avoir entendu ma réponse, Jake prit la parole : « Non, c'est l'affaire dans laquelle l'accusé a empoisonné sa femme avant de jeter le corps du haut de la falaise à Palos Verdes. »

Toni réfléchit un instant. « Ah, oui. Le cadavre a coulé au large, c'est ça ? Et on n'a jamais retrouvé l'arme du crime. »

J'opinai.

Toni sourit. « Les preuves, c'est pour les fiottes ! s'exclama-t-elle en riant. T'es mon héroïne. » Elle porta un nouveau toast avec mon mug.

« J'ai eu de la chance », admis-je en haussant les épaules. À mon tour, je tendis mon verre et trinquai avec elle.

Toni fit la grimace. « Je t'en prie. Tu peux laisser tomber le coup de l'humilité. Je t'ai déjà vue t'acharner sur ces monstres. Dans ce comté, personne ne les poursuit aussi bien que toi. » Elle se tourna vers Jake et ajouta : « À part toi, peut-être. » Elle but une autre gorgée et se rassit. « Vous êtes fanatiques, tous les deux. Vous le savez bien. »

Jake et moi échangeâmes un regard. Nous ne pouvions le nier. Depuis l'instant où Jake avait été muté aux Procès spéciaux, il y a deux ans, nous avons trouvé l'un chez l'autre une sorte d'âme sœur, version bureau de travail. Être procureur représentait bien davantage qu'une carrière pour nous : il s'agissait d'une mission. Nous faisons nôtres les drames que vivait chacune des victimes. C'était notre boulot d'apaiser leur souffrance en injectant une certaine dose de justice. Cependant, par un accord tacite et mutuel, notre passion du travail ne nous avait jamais emmenés sur un terrain plus personnel, ni physiquement ni verbalement. Il était rare de nous voir déjeuner en dehors du bureau et, après les verdicts, durant les longues soirées où nous discutons à bâtons rompus de nos affaires, nous n'avions jamais envisagé de dîner ensemble. Non. Nous préférons piller mes réserves de bretzels, encore plus savoureux quand nous les plongions dans

la moutarde dont Jake chapardait les petits sachets à la cafétéria du palais de justice. Jamais, durant ces nuits interminables, nous ne discussions de nos vies en dehors du travail. Ni avant ni après être devenus procureurs. Je le savais : cette limite que nous imposions à notre relation résultait d'une volonté plus profonde encore que l'abnégation qui nous animait. C'était réciproque. Et je n'ignorais pas que si je ne lui posais jamais de questions personnelles, c'était également parce que je ne voulais pas répondre aux siennes. Jake restait, comme moi, très prudent : pas de questions, pas de réponses, et si quelqu'un t'interroge, louvoie. La compréhension muette de cette sensibilité partagée nous permettait de nous détendre lorsque nous étions tous les deux, d'une façon beaucoup plus intense qu'en plus nombreuse compagnie.

« Elle n'a pas entièrement tort, Tone, intervint Jake en affichant un petit sourire satisfait. Rachel a vraiment eu de la chance : c'est Tynan qui jugeait. »

Toni gloussa. « Bon sang, c'est vrai, t'as eu du pot. Est-ce que tu as beaucoup dérapé ? »

— Pas trop, ça va. Je n'ai dit “connard” qu'une seule fois.

— Pas mal, surtout pour toi, remarqua-t-elle, amusée. À quel moment ?

— Au cours de ma réfutation. Et je parlais d'un des témoins que j'avais cités. »

Une fois lancée, mon incapacité à maîtriser mon langage fleuri m'avait valu des amendes à plusieurs occasions. On pourrait penser que ces pénalités financières m'auraient muselée. Raté. Elles m'avaient juste encouragée à constituer une caisse noire.

« Tu fais preuve d'une régularité exemplaire dans tes citations pour outrage à la cour, observa Toni. Qu'a fait Tynan ?

— Rien, à part me dire : "Premier avertissement." » Je soupirai, avalai une nouvelle gorgée de whisky et allongeai mes jambes sous le bureau. « J'aimerais tellement qu'il juge toutes mes affaires.

— Ah ! grogna Jake. Au deuxième procès, ton capital sympathie en prendrait un coup et au troisième tu l'aurais complètement épuisé.

— Merci pour la motion de confiance. »

Jake haussa les épaules : « Je voulais juste dire... »

Je ris et lui lançai un trombone. Il le rattrapa facilement à la volée, puis regarda par la fenêtre l'horloge de l'immeuble du *Times*. « Merde, il faut que je bouge. À plus, les filles. » Il posa son verre et s'envola. Le bruit de ses pas résonna dans le couloir.

Je me tournai vers Toni : « La petite sœur ? lui demandai-je en levant la bouteille de Glenlivet.

— Non. J'en ai assez de cette ambiance "administration du comté" pour la journée. On se tire de là ? Et si on se faisait le Church and State ? »

Il s'agissait d'un nouveau restaurant plutôt sympa situé dans le vieux quartier des abattoirs, un des nombreux signes de l'embourgeoisement du centre-ville de L.A. Une question planait cependant : comment cet établissement qui servait une clientèle aisée et branchée allait-il survivre, en dépit de sa proximité avec le Skid Row, les bas-fonds de la ville ? J'observai le tas de chemises cartonnées empilées sur la table où trônait mon minibar. J'avais envie de faire la fête et je pouvais sans doute me le permettre puisque j'avais mis

ce meurtre retors et sans cadavre derrière moi. Mais le procès m'avait arrachée à mes autres affaires et je panique toujours un peu – enfin, beaucoup – lorsque je n'ai pas regardé un dossier depuis quelques jours. Si je sortais avec Toni, ce soir-là, j'allais vite stresser et, bientôt, je regretterais de ne pas être au travail. Je lui devais bien de lui épargner cette corvée.

« Désolée, Tone, je... »

— Épargne ta salive... Je comprends. » Toni secoua la tête, reposa bruyamment le mug sur la table et se leva. « Tu n'as même pas le temps de faire un tour d'honneur pour fêter ça ? Tu veux que je te dise : ça me rend malade. »

Malheureusement, ce n'était pas la première fois, comme le prouvait son ton résigné.

« Que penses-tu de demain soir, alors ? Au Church and State. Ou ce qui te fait plaisir », promis-je avec plus d'espoir que de conviction. J'ignorais si j'allais pouvoir venir à bout de ma pile de dossiers et rattraper tout mon travail en retard. Mais je détestais décevoir Toni, alors je me jurai de m'y mettre à fond et d'y arriver.

Elle me toisa des pieds à la tête et soupira. « D'accord, on en reparle demain. » Elle passa la sacoche de son ordinateur portable sur son épaule et son sac à main de l'autre côté. « J'y vais. Essaie de ne pas rester trop tard. Si même ton complice maniaque a pris la poudre d'escampette, ironisa-t-elle en désignant d'un mouvement de menton le bureau de Jake, tu peux t'accorder une soirée ou deux.

— Je sais. » Je me tournai vers la porte de notre confrère. « C'est d'ailleurs très curieux qu'il soit parti, m'esclaffai-je.

— Peut-être que ses chefs extraterrestres lui ont ordonné de s'acheter une foutue vie? se moqua-t-elle en franchissant le seuil. Mais moi, j'en ai déjà une. Alors, je t'annonce officiellement que je sors de la zone de monomanie. » Elle sourit et emprunta le couloir.

« Amuse-toi bien !

— Toi aussi », rétorqua-t-elle, avant de poursuivre un ton plus bas, mais suffisamment fort pour me permettre de l'entendre : « Espèce de cinglée.

— Je t'ai entendue ! criai-je.

— M'en fous ! »

Je me carrai dans mon majestueux fauteuil de juge et posai la tête sur le cuir froid. J'avais un peu l'impression d'être coincée devant mon minuscule bureau de procureur, fourni par le comté, mais je m'en fichais. Le siège était apparu mystérieusement, un soir très tard, dans le couloir à quelques portes de mon bureau. J'avais regardé à droite, à gauche, afin de m'assurer que la voie était libre, puis j'étais revenue à l'intérieur pour en sortir ma pauvre petite chaise et l'abandonner dans un couloir éloigné afin qu'on ne pût m'associer à ce forfait. En revenant dans mon bureau, tandis que je scrutais le vestibule à la recherche d'éventuels témoins, je me demandais si quelqu'un avait « délivré » ce fauteuil du cabinet d'un juge. Cette possibilité donnait à ma razzia encore plus de panache.

Je me tournai vers le tas de dossiers et m'emparai du premier sur la pile mais, un quart d'heure plus tard à peine, je sentis mes paupières devenir lourdes. J'avais cru avoir encore assez d'énergie pour éplucher quelques affaires mais, comme d'habitude, j'avais sous-estimé ma fatigue. Et le Glenlivet aggravait mon cas.

J'écoutais le bavardage des ultimes retardataires qui sortaient d'un bureau. La porte claqua en se refermant derrière eux et le silence retomba. J'étais épuisée, mais je ne me sentais pas encore prête à rentrer chez moi. C'était le moment que je préférais dans la journée, quand j'avais pour moi seule le bâtiment qui abritait les services du procureur. Pas de téléphone, pas d'amis, pas de flics pour me déranger. Je soupirai et contemplai par la fenêtre cette vue toujours changeante. Les lampadaires s'étaient allumés et l'horizon crénelé des immeubles du centre de Los Angeles se découpait en luisant sur l'obscurité envahissante. Depuis mon perchoir au dix-septième étage du Criminal Courts Building, le panorama se déployait du Police Administration Building jusqu'aux salles de spectacle du Dorothy Chandler Pavilion, et égrenait toutes les rues et trottoirs entre les deux. L'ironie de se retrouver coincée entre ces extrêmes me faisait toujours sourire. Le simple fait d'avoir un bureau avec une fenêtre s'apparentait à un coup de force, sans même parler de la vue spectaculaire. Mais l'avoir en même temps que mon transfert dans l'unité des Procès spéciaux, pour lequel je m'étais crevé le cul pendant sept ans, rendait cette victoire d'autant plus délectable.

J'avais cependant apprécié de travailler sur des délits plus classiques dans les tribunaux de Van Nuys ou de Compton. Voir les mêmes prévenus revenir à la barre pour un nouveau procès tous les deux ou trois ans donnait au job un côté familier, voire familial. Certes, il s'agissait d'une famille bizarre, dysfonctionnelle et, en gros, criminelle, mais elle restait une grande famille. Bref, je n'étais pas malheureuse quand je travaillais

dans ces tribunaux de banlieue, mais ce boulot n'était pas fait pour moi. Dès que j'eus entendu parler de l'unité des Procès spéciaux, basée au sein des locaux du ministère public dans le centre de Los Angeles, je sus que je voulais en faire partie. Les procureurs chevronnés de ces petites juridictions m'avaient mise en garde contre les journées sans fin, les procès-marathons, l'œil scrutateur de l'opinion, et la pression incessante que je devrais subir si j'intégrais ce département. J'avais oublié de leur dire que c'était exactement ce qui m'attirait. Appartenir à l'unité se révéla encore plus gratifiant que je ne l'avais imaginé. Sur chaque affaire, ou presque, je travaillais avec la crème de la police et les meilleurs professionnels – procureurs ou avocats – que j'aie jamais vus. Loin d'être négative, l'intensité du boulot me semblait exaltante. Trop souvent dans la vie, un objectif désiré depuis longtemps, une fois atteint, s'avère beaucoup moins grisant que prévu, et comme on dit : « Méfiez-vous de vos rêves... » Pas cette fois. Intégrer l'unité des Procès spéciaux avait exaucé mon rêve le plus cher, et même davantage, et tous les jours je m'en réjouissais.

J'essayais de me concentrer sur les rapports complémentaires – les mises à jour concernant les enquêtes – qui avaient été ajoutés à mes affaires le mois dernier, mais les mots dansaient sur les pages. Je me calai dans mon fauteuil, espérant trouver un second souffle, et observai les voitures avancer au pas dans Main Street. Le ciel s'était obscurci et les nuages s'amoncelaient.

Je savais que mon second souffle n'arriverait pas de sitôt. Je dus admettre ma défaite et remballai jusqu'à demain. Je me levai, m'étirai, avançai vers la table près

de la fenêtre où était ma mallette et m'en emparai. Je la posai sur mon bureau et y glissai cinq dossiers : en pure perte, je le savais. J'attrapai mon sac, enfilai ma veste et plongeai la main dans la poche de mon manteau pour faire sauter la sécurité de mon B22. Du pied, je poussai la porte qui se referma en claquant derrière moi tandis que je me dirigeais vers les ascenseurs.

À cette heure de la journée, je n'eus pas longtemps à attendre. La sonnerie retentit au bout de quelques secondes. J'entrai dans la cabine, par bonheur vide. L'ascenseur descendit les dix-sept étages à toute vitesse et s'arrêta avec une secousse brutale au rez-de-chaussée. Une descente express qui faisait tourner la tête et ne se produisait qu'en ces moments paisibles. Je prenais plaisir au phénomène tant que je ne cherchais pas à comprendre sa signification quant à la qualité de la machinerie et à mon espérance de vie.

J'allais au travail à pied depuis que je m'étais installée non loin, à l'hôtel Biltmore, un an auparavant. Il me paraissait crétin de parcourir en voiture les six blocs jusqu'au tribunal et j'appréciais cette marche qui me donnait l'occasion de cogiter. Et qui me faisait économiser un paquet de fric en essence et en entretien. J'avais des doutes uniquement à la nuit tombée. Le centre de L.A. se vide après dix-sept heures, laissant la rue à une population qui vit principalement dehors. Les sans-abri m'inquiétaient moins que les vautours dont ils sont les victimes.

Être procureur m'offre une vue imprenable sur le danger qui se tapit dans de nombreux quartiers, d'autant plus que j'ai grandi dans l'idée qu'un péril mortel nous guette à chaque coin de rue. Aussi, bien que je n'aie pas

de permis de port, je ne portais jamais du bureau ou de chez moi sans une arme. Si cette infraction me préoccupait parfois, je me disais, à l'instar de mon père : « Je préfère être jugée par douze jurés qu'enterrée par six balles. » Je n'avais pas voulu remplir de demande car je ne voulais pas essayer un refus. Le nombre d'autorisations avait radicalement baissé depuis que le beau-frère d'un shérif avait tiré des coups « de semonce » contre des adolescents du quartier qui écoutaient du rap un peu trop fort dans leur voiture. Et puis, soyons honnête, de toute façon, permis ou pas, j'aurais gardé mon flingue. Dans ce domaine, je ne suis pas une novice. En bonne fille de mon père, j'ai appris à utiliser une arme dès que j'ai pu en tenir une de mes deux petites mains malhabiles. Bref, si je devais tirer, je ne raterais pas ma cible. Debout devant le mur de verre qui faisait face à l'immeuble du *Times*, je scrutai le parking et les trottoirs à la recherche, comme d'habitude, du moindre signe avant-coureur d'emmerdements. Rien. Alors je poussai la lourde porte vitrée et m'avançai dans la nuit.

Tandis que je descendais les marches qui menaient au trottoir, j'entendis des sirènes. D'abord distantes, elles devinrent vite de plus en plus fortes. Soudain les hurlements stridents et les rugissements des avertisseurs transpercèrent l'air à côté de moi. Ils étaient proches, très proches. Les voitures de police, sirène hurlante, convergèrent de toutes les directions à la fois et l'atmosphère nocturne parut soudain survoltée. J'observai les véhicules attentivement pour savoir où ils se dirigeaient. Les gyrophares semblèrent s'arrêter et se fondre ensemble à environ quatre blocs au sud-est du Biltmore, au milieu

d'un pâté de maisons que je savais bourré de dépôts-ventes, de prêteurs sur gages aux boutiques blindées et de motels miteux. Je n'avais jamais vu autant d'action sur une scène de crime dans le centre. Mes « voisins » habituels – drogués, maquereaux, putains et sans-abri – ne s'attiraient généralement pas une réaction aussi rapide de la part de nos gardiens de la paix et de la concorde sociale. Ma curiosité piquée, j'eus envie de savoir ce qui se passait. Au moins, avec tous ces flics, je n'aurais pas à me soucier d'une éventuelle agression.